sincères à tous ceux qui ont, de quelque manière, contribué avec nous à honorer, par cette œuvre, notre bonne Mère du ciel.

Scolastique O. M. I., Edmonton.

XX. — Mission du Lac Pélican, au Keewatin.

La Mission du lac Pélican se trouve sur la grande route des canots suivie par nos premiers Missionnaires allant évangéliser les Indiens de l'Extrême-Nord, du Nord-Ouest et du Nord-Est du Canada.

Partis de Saint-Boniface, ils naviguaient sur le lac Winnipeg jusqu'au grand Rapide, remontaient la Saskatchewan et traversaient le lac Bourbon. Alors, arrivés au fort Cumberland, — les forts sont des postes de traite de fourrures — ils remontaient la rivière Maligne et, traversant le lac Pélican, arrivaient jusqu'au grand carrefour appelé le fort de Traite. De là le fleuve Churchill les conduisait à l'est jusqu'au grand fort de Pierre et à la mer, — à l'ouest jusqu'au portage la Loche, qui marque la hauteur des terres, — et, au nord, la rivière et le lac Caribou leur offraient un long chemin, qui leur permettait d'atteindre les tribus les plus éloignées, sauf les Esquimaux.

C'est par cette voie des canots et des berges qu'étaient passés nos grands Missionnaires — les Laflèche, les Taché, les Grandin.

En 1872, un Canadien-Français, Horace Bélanger, vint établir un poste de traite pour la Compagnie de la baie d'Hudson sur un beau plateau dominant le détroit du lac Pélican. Les Indiens, dès lors, se mirent à fréquenter cet endroit et, peu à peu, s'y groupèrent. Les métis au service de la Compagnie y vinrent aussi.

Ces métis sont les descendants des Canadiens-Français mariés à des Indiennes. Ils furent les grands auxi-

liaires des Missions dans l'œuvre de la conversion des Indiens, aussi bien que pour les nécessités de la vie matérielle en général.

En 1874, le Père Alphonse GASTÉ planta une croix sur le plateau, non loin du nouveau poste de la Compagnie. Cette croix fut bénite par Mgr Vital GRANDIN, lors de son passage en cet endroit, quelques semaines plus tard.

L'année suivante, faisant la visite de nos Chrétiens du grand Rapide et du Pas, je passai également au poste du lac Pélican. Ce poste était alors fréquenté par près de 500 Indiens — tous infidèles, sauf une dizaine qui avaient été baptisés dans nos autres missions. Je me trouvais, alors, de résidence à la Mission des Dénés, à l'extrémité nord du lac Caribou, avec le Rév. Père GASTÉ. Je venais d'arriver de France, et je fis part à mon compagnon de la peine que je ressentais en voyant de si nombreux Indiens, au lac Pélican, assis dans les ténèbres du paganisme, sans que personne leur apporte la vraie lumière.

— « Vous êtes bien neuf aux souffrances des Missions », me dit ce bon Père, « et vous ne connaissez pas les langues ; mais, si vous n'avez pas peur de la tâche... »

— « *Ecce ego : mitte me* », répondis-je.

Et, quelques jours après, je chaussai, pour la première fois, la raquette, pour me rendre au lac Pélican, — un voyage de 350 milles, soit environ 650 kilomètres. Inutile de dire que le chemin me parut bien long et la raquette bien pesante !

Deux païens se trouvaient au port, à notre arrivée : ils voyaient le prêtre pour la première fois. Ce fut, d'abord, chez eux un sentiment de frayeur comique. La curiosité les retint, cependant ; et ils ne se lassaient pas de regarder ma croix d'Oblat et ma soutane — dont ils comptèrent, plusieurs fois, tous les boutons.

Mon hôte, M. Antoine Morin, les amena, le lendemain, à la sainte Messe. Je leur dis, alors, — mon hôte me servant d'interprète — que je venais au milieu d'eux, envoyé par le grand Esprit, pour leur enseigner la voie

du salut et leur faire connaître Notre-Seigneur — qui les aimait tant qu'Il est mort pour eux sur une croix.

A l'issue de la Messe, ces pauvres gens ne trouvaient, pour exprimer leur admiration que leur exclamation « Wah, wah ! » — qu'ils prononcent en se mettant la main sur la bouche. Puis, au moment de leur départ pour leur terrain de chasse, je leur fis quelques petits présents, pour cimenter notre amitié.

Arrivés chez eux, ils parlèrent du grand événement. Aussi, à la débâcle des glaces, nos chers Indiens s'empressèrent-ils tous de venir nous voir. Timidement, d'abord, ils s'approchèrent du Missionnaire, pour lui toucher la main ; puis ils lui offrirent leur présent en viande ou en souliers de caribou (mocassin).

Je profitai de ces bonnes dispositions et de la saison, fort courte, où ils se trouvent ainsi réunis, pour commencer de suite les catéchismes. Et la vérité entra, sans obstacle, dans ces âmes neuves et bonnes. Il y avait même, parmi eux, une touchante émulation pour apprendre les prières, les cantiques, le signe de la Croix.

Dès la première semaine, je baptisai quelques enfants. Et, bientôt, j'apprends qu'un polygame avait congédié deux de ses femmes, qui étaient allées chez leurs enfants déjà grands et mariés, ne gardant avec lui que la dernière : il se préparait au baptême...

Mais le diable ne pouvait laisser les choses aller ainsi. Le grand Jongleur se leva. Tepikapo est malade : le grand Jongleur va construire la loge des Magies, et il le guérira.

Émoi et frayeur parmi nos néophytes : la crainte du grand Jongleur semble, chez eux, plus forte que leur foi naissante.

On élève les grosses perches de la loge ; on les couvre de peaux d'animaux. La nuit venue, le tam-tam (tambour de bois) se fait entendre.

Je me rends près de la loge, autour de laquelle mes pauvres sauvages sont déjà réunis. Le malade est couché là, à l'extérieur de cette construction d'un genre tout spécial.

Bientôt les incantations au mauvais Esprit commencent ; et je vois cette loge, solidement dressée pourtant, s'agiter comme un roseau sous un vent de tempête. A cette vue, je crie à mes Indiens :

— « Retirez-vous dans vos tentes ; ne restez pas ici. » Puis, interpellant Siwap, le grand Jongleur :

— « Siwap, écoute-moi. Cesse de t'adresser au mauvais Esprit : il ne fait rien pour notre bien, lui. C'est au Grand Esprit qu'il faut parler : c'est Lui qui nous a donné la vie, et pas un cheveu ne tombe de notre tête sans sa permission. »

Prenant alors ma croix, je traçai dans l'air le signe de notre Rédemption. Le grand Jongleur se précipite hors de sa loge et vomit contre moi mille injures et imprécations, l'écume à la bouche Et, comme je me retirais, il s'écria :

— « Ce prêtre français ne verra pas les feuilles jaunes. » Il voulait dire que je mourrais avant l'automne.

Le lendemain, loge et Jongleur avaient complètement disparu. Et je devins l'objet de la pitié générale ; tous croyaient que ma fin était proche.

Or, un dimanche de septembre, après le départ des quelques fidèles qui étaient venus au catéchisme, je remarquai qu'un Indien était accroupi sur le seuil de la maison. Je m'approche et reconnais mon Siwap :

— « Je suis malade », dit-il : « donne-moi de la médecine. »

— « Mais n'es-tu pas médecin », lui dis-je, « et n'as-tu pas de médecines ? »

— « Je les ai jetées. »

— « La médecine que le Grand Esprit nous donne », répondis-je alors, « est bonne, et tes médecines aussi sont bonnes : mais il faut les prendre de la main du Grand Esprit. »

Le pauvre homme s'en alla, tout triste. Quelques jours après, une forte gelée vint jaunir les feuilles ; et j'appris que mon Siwap venait de mourir...

En 1875, il n'y eut plus, au lac Pélican, qu'un seul infidèle — le vieux Oyabatchikew. Il m'appelait son

ami et souvent m'envoyait des présents ; mais il ne voulait pas abandonner ses superstitions. Devenu vieux et gravement malade, j'allai le voir et me mis à lui parler de son âme. Le vieux, par respect, retira sa pipe de ses lèvres et m'écouta gravement. Longtemps je lui parlai... Quand j'eus fini, il ralluma sa pipe et en prit une bonne bouffée :

— « Ah ! mon petit-fils », dit-il, « les lynx et les martres étaient bien nombreux, l'hiver dernier ». Le pauvre homme était insensible à tout sentiment religieux.

L'évêque anglican, étant venu à passer par là, fit demander Oyabatchikew. Celui-ci obéit, pensant recevoir un présent d'importance.

— « Je vais te baptiser », lui dit le *clergyman*.

— « Baptise (lave)-moi, si tu veux », répondit le vieillard ; « mais, si tu me laves, je te laverai aussi ».

Ce fut un éclat de rire homérique dans toute l'assistance...

Quelles belles années passées avec ces chers Indiens ! Ils étaient heureux, eux aussi, dans la pratique fidèle de notre sainte Religion. Partis pour huit mois de chasse, dans les bois, ils en revenaient sans avoir perdu leur état de grâce. Hélas ! la civilisation (?), qui arrive chez eux, ne leur apportera pas grand bien.

Étienne BONALD, *O. M. I.*

XXI. — La Dévotion du Sacré-Cœur au Mackenzie [1].

Le Vicariat du Mackenzie est bien aux extrémités du monde, puisqu'il comprend la majeure partie des îles

(1) Article extrait de *Regnabit — Revue universelle du Sacré-Cœur*, août 1921, page 147.